



Lyon, le 1^{er} octobre 2016

Voici la cinquième livraison de notre lettre culturelle, qui devient mensuelle désormais. Elle est encore dans son ancienne présentation, que nous devrions transformer très vite ; elle ne parle cette fois encore que de littérature, mais nous ouvrirons nos pages à d'autres champs culturels dès les prochaines lettres.

Mais cette fois , nous sommes heureux de nous ouvrir à trois auteurs, représentant chacun des trois pays du Maghreb.

Le Sud de la Méditerranée est décidément un pourvoyeur majeur d'une grande « littérature francophone », ce nom ambigu donné à la littérature française quand elle recrute ses auteurs au-delà de l'hexagone... MW

Abdelkader Djemaï : *La vie (presque) vraie de l'Abbé Lambert*, roman, Paris, Seuil, 2016,

Comment ne pas tomber en arrêt sur le titre aussi simple que remarquable de ce « roman » puisque c'est bien de roman qu'il s'agit, même si l'abbé Lambert est un personnage historique, dont la vie est à peu près connue à partir des années 30 du siècle dernier. C'est alors que cet étonnant personnage va s'installer dans l'Algérie coloniale, pour y entamer une carrière politique qui l'amènera notamment à devenir maire de la ville d'Oran en 1934. De son titre on pourrait dire que l'auteur fait la ligne directrice et la méthode de son roman, puisque d'une part il l'appuie sur une forte documentation mais d'autre part donne chair à son personnage et vie à un certain nombre d'événements en usant de son imagination. Plus largement on est en droit d'affirmer qu'il donne par là une sorte de mode d'emploi et de définition de très nombreux récits qui constituent un genre à part entière, les récits fondés sur des faits vrais mais repensés et revitalisés par l'ingéniosité de l'écrivain. Le premier mérite de celui-ci consiste à découvrir ce qui est dit de l'abbé Lambert à la quatrième de



couverture du roman : « Il avait tout pour devenir un personnage de roman, presque vrai. »

Abdelkader Djemaï a été aidé dans cette perception de son étonnant personnage par le fait que ce n'était pas vraiment pour lui, à la différence de ce qu'il en est pour nombre de lecteurs, une découverte. L'écrivain est d'origine oranaise, évidemment d'une génération beaucoup plus récente que l'Abbé, mais on se rend compte à la fin du livre que si l'on peut dire, ils se succèdent historiquement. En effet, il est question aux dernières lignes d'un certain Carmona qui se trouve être à la fois le fils d'un ami de l'Abbé et un chef important de l'OAS à Oran. Or Djemaï a raconté plusieurs fois dans son œuvre et notamment dans *Une ville en temps de guerre* (Seuil, 2013) comment ce mouvement extrémiste a ravagé sa ville et l'a plongée dans la terreur alors que, né en 1948, il était encore un adolescent.

Le roman nous apprend que l'Abbé Lambert est mort en France, où il vécut pendant dix-sept ans après y être rentré à l'indépendance de l'Algérie, mais en fait les événements qui nous sont racontés se déroulent principalement au début des années 30, ce qui précède étant évoqué ici ou là au cours du roman, tandis que ce qui suit constitue une sorte d'épilogue assez substantiel, d'ailleurs très utile pour situer l'Abbé dans la catégorie des aventuriers sans scrupules, prêts à manger à tous les râteliers, pour employer la formule populaire et triviale, n'étant nullement gênés dans leurs revirements par des convictions politiques ou morales. Et pas davantage par des promesses comme celle que fit l'Abbé à Ménudier maire d'Oran en 1932, s'engageant à utiliser ses talents de sourcier pour fournir à la ville d'Oran l'eau douce dont elle manquait cruellement.

Abdelkader Djemaï évite de faire point par point le procès de l'Abbé Lambert, —dont chacun est d'ailleurs capable de comprendre qu'il est, pour une bonne part, un imposteur— tant il est évident que ce n'était pas un personnage à prendre au sérieux. A cet égard, le ton de cette vie « presque vraie » est remarquablement nuancé, le plus souvent d'un humour léger, tant il est vrai que le but ultime n'est pas de porter un jugement définitif, forcément sévère, sur un homme qui en un sens n'en mérite pas tant. Même si d'une certaine façon, cette histoire d'une ascension à la fois résistible et irrésistible peut faire penser à Brecht et à son inquiétant personnage d'Arturo Ui. L'Abbé Lambert n'est ni Hitler ni Al Capone, même s'il admirait le premier autant que Franco et Pétain. Dieu merci pour les Oranais et les autres, c'était tout



juste un fantoche qui aimait l'anisette et les femmes et qui ne dédaignait pas un peu de célébrité si l'occasion s'en présentait sans avoir à fournir trop d'efforts pour cela.

Si telle était la manière d'Abdelkader Djemaï, il aurait même pu devenir sous sa plume une sorte d'Ubu, roi de carnaval, mais l'auteur n'est pas tenté par cette dimension ubuesque parce qu'en fait il y a dans son livre un autre personnage qui l'intéresse autant sinon plus que l'Abbé et c'est la ville d'Oran, plus précisément à ce moment de l'histoire qui est d'autant plus l'objet de ses investigations qu'il ne l'a pas connue personnellement. Tous ceux qui en ont entendu parler savent à quel point cette ville était grouillante de vie, très diverse dans son peuplement, ses pratiques et ses langues, fascinante par son instabilité même qui en faisait sans doute un lieu de prédilection pour un aventurier. La manière de l'auteur est subtile car il se garde bien de nous asséner comme un pavé une lourde et compacte documentation. Sans aucun doute, il s'est assuré de posséder celle-ci et d'en faire bénéficier ses lecteurs, mais tout cela mine de rien et comme par hasard au fil de propos qui donnent l'impression plaisante de surgir librement, au fil de la plume comme on dit.

C'est ainsi que procède Djemaï, sans jamais hausser le ton ni donner l'apparence de nous imposer quoi que ce soit. Fondamentalement il reste un conteur qu'on a plaisir à suivre, et ce d'autant plus qu'on en a confiance dans son savoir ainsi que dans sa maîtrise de l'écriture qui lui permet de parler sans extravagance d'un extravagant. Pendant les quelques années que son livre évoque, son fantoche a pris corps, sans doute parce que les circonstances s'y prêtaient, et nous suivons avec amusement les déambulations de l'homme en soutane noire que son casque colonial rend plus semblable encore à un personnage de bande dessinée. « L'air pénétré et la baguette entre les mains », il arpente le paysage, nous dit l'auteur, qui ne néglige jamais de nous fournir en détails vus ... ou imaginés, ce qui nous ramène à notre point de départ. A mi-chemin de Bécassine-au-parapluie et du roman balzacien, on en apprend beaucoup sur ce monde tel qu'il a été et l'on en tire une leçon d'indulgence : un homme qui aimait la confiture de figues autant que le gourmand Abbé pouvait-il être tout à fait mauvais ?

Denise Brahim



Fouad Laroui : *Ce vain combat que tu livres au monde*, Julliard, 2016

Fouad Laroui, écrivain francophone d'origine marocaine dont la réputation n'est plus à faire, écrit aussi bien des romans ou des nouvelles, ces dernières souvent publiées sous un titre piquant voire humoristique tel que *Le jour où Malika ne s'est pas mariée* (2009) ou *L'étrange affaire du pantalon de Dassoukine* (2012).

Cependant, il n'est pas étranger au grand sujet de notre époque, celui qui nous concerne tous en général et les Musulmans en particulier et il lui a consacré en 2006 un livre intitulé : *De l'islamisme—Une réfutation personnelle du totalitarisme religieux*, réédité en 2016, c'est-à-dire au moment même où sort ce roman très récent dont le titre paraît beaucoup plus solennel que ceux auxquels il nous a habitués pour ses œuvres de fiction. De ton poétique et prophétique, il fait penser à celui que le regretté Thierry Jonquet empruntait en 2007 à Victor Hugo : *Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte*, pour évoquer un sujet comparable, le tragique sociétal c'est-à-dire celui qui est visible au cœur de nos sociétés contemporaines. Tragique en ceci que nous le voyons se développer sous nos yeux avec, comme disait Aristote à propos de la tragédie, un mélange de terreur et de pitié, et le sentiment consternant de notre impuissance à arrêter pour ses victimes la marche du destin. Dans *Ce vain combat que tu livres au monde*, on comprend très vite qu'Ali sera victime de l'intégrisme qui le pousse à partir en Syrie, même si ce n'est pas de conviction religieuse qu'il s'agit mais du choix désespéré de sa propre mort. Histoire pathétique et que Fouad Laroui sait rendre telle en évitant la banalité médiatique du mot « radicalisation ».

Est-ce à dire qu'il renonce dans ce livre à son ton le plus fréquent et très apprécié des lecteurs, à savoir une légèreté malicieuse qui peut venir soit de la narration elle-même soit des principaux personnages ? Non certes il n'y renonce pas, en tout cas pas pour les deux personnages féminins, Malika, très française et parisienne en dépit des origines marocaines de sa famille et Claire son amie d'enfance, qui se trouve habiter dans le onzième arrondissement de Paris, tout près du tristement célèbre Bataclan. Ces deux jeunes femmes sont vraiment drôles, pleines d'esprit et d'humour, et pas du tout décidées à y renoncer même lorsqu'elles sont aux prises avec les deux personnages masculins du livre, Ali et Brahim. Pour ce qui est du premier, venu du Maroc pour de brillantes études à Paris, on le croit d'abord très



assorti à son amie Malika et vivant avec elle une liaison fondée sur de nombreux points communs. Malheureusement il tombe sous l'influence de son cousin Brahim, qui entend appliquer et faire appliquer (surtout par les femmes !) la foi musulmane dans toute sa rigueur des anciens temps —avec une absence d'humour autoproclamée. Ce type de personnage est maintenant bien connu, les medias s'étant fait l'écho de leurs propos et de leurs comportements, et on sait qu'ils agissent en utilisant les failles des plus vulnérables, comme le devient Ali à un certain moment.

Un des intérêts du roman est qu'il s'attache à montrer la très vaillante résistance des deux femmes à ces redoutables sornettes, ce qui donne lieu à des morceaux de bravoure absolument brillants sous la forme d'affrontements comiques entre champion et championne des deux camps : après Aristote, c'est à Aristophane qu'on pense, au cœur même du comique sur fond de sujet dramatique et brûlant. Pour effaroucher le pieux Brahim, Claire va jusqu'à l'effeuillage, procédé audacieux mais son agresseur ne lui laisse pas le choix. Elle le fait avec verve, et avec la certitude que la santé morale est de son côté.

La santé morale est d'ailleurs ce qui anime le livre jusqu'à son dénouement, qui assume le choix de dépasser les événements tragiques pour revenir au quotidien. Mais qu'on ne se trompe pas à la banalité apparente de ce dernier mot, car il signifie la vie, ce qui n'est pas peu de chose, opposée à la mort, celle d'Ali abattu froidement et celle des victimes anonymes d'attentats, auxquelles le roman nous fait assister. Fouad Laroui n'est pas un auteur qui emploie des grands mots, c'est l'une de ses qualités d'écrivain, donc quand il nous parle de vie et de mort, ce n'est pas dans une réflexion métaphysique qu'il cherche à nous embarquer, il s'agit d'attitudes concrètes, de comportements et d'émotions. Face à la culture de mort qui se dégage de l'intégrisme musulman et du terrorisme qu'il préconise comme moyen d'action, compte tenu des aspects suicidaires autant que meurtriers qu'il comporte, on s'interroge sur cette pulsion de mort que Freud a analysée au moment de la Première Guerre mondiale et dans le nazisme qui s'en est suivi. On peut également utiliser pour désigner cette pulsion le mot mélancolie au sens fort qu'il avait autrefois, signifiant le renoncement à la vie chez des individus ou des groupes. Pourquoi tel groupe et à tel moment ? Il y a certainement des causes historiques,



qu'il vaut mieux considérer comme des circonstances à rappeler—ce que notre romancier ne manque pas de faire.

Ce vain combat que tu livres au monde est en effet construit, durablement, sur une alternance entre des épisodes fictionnels concernant la vie de ses personnages et des rappels de l'histoire récente des Arabes depuis un siècle (les impardonnables accords Sykes-Picot datent de 1916). On peut faire confiance à Fouad Laroui pour éviter tout didactisme pesant, sa présentation des faits, même s'ils ne sont pas drôles, étant toujours personnalisée de manière plaisante à lire. Reste qu'en dépit des yeux bleus de Peter O'Toole dans le rôle du colonel Lawrence, nombre de décisions funestes sont à déplorer dans cette histoire où même les moments supposés positifs (le nationalisme de Nasser) sont de courte durée et vite recouverts par de funestes avatars.

Fouad Laroui est bien trop subtil pour affirmer des rapports de cause à effet entre cette histoire et celle que nous vivons actuellement, d'ailleurs telle n'est pas sa manière de romancier. Celle-ci est bien davantage de nous rallier à la formule finale du livre : « Vivre ! Ici et maintenant. »

Denise Brahim

Ali Becheur « Tunis Blues » Elyzad Poche 2014

J'ai rencontré récemment Ali BECHEUR à Marseille où il était invité à une manifestation annuelle le Prix du Polar Marseillais organisée par l'Association ... et son directeur artistique le romancier Gilles DEL PAPPAS. Cette manifestation consiste, avec la complicité de l'Ordre des Avocats de Marseille, à faire défendre des romans policiers de différents pays par un avocat dont la plaidoirie consiste... à faire condamner son client à recevoir le prix ! Ali BECHEUR a brillamment été défendu par une jeune avocate, ce qui, ajouté à la qualité littéraire de son livre, lui a valu d'être le lauréat du 13^{ème} Prix du Polar marseillais.

Son *Tunis Blues* mérite pleinement d'être distingué. Pas vraiment un polar, même si y figurent les archétypes du genre, le grand flic, un juge incorruptible et tourmenté, un jeune voleur tombeur de femmes, des femmes diverses et magnifiques...



Le blues y a sa place entre Louis Armstrong et Billie Holliday qui rapprochent Ismaïl et Choucha.

Le flamenco aussi, celui de la guitare et de la voix de Pablito le grand amour assassiné de la généreuse voyante Lola, gitane espagnole chassée par Franco, et adoptée par une « tante » juive, Georgette...

Le juge Ismaïl est le personnage central, mais plusieurs autres acteurs et actrices du roman tiennent un rôle important, séparément d'abord, puis entrelacés (souvent au sens propre, l'amour et le sexe ont une grande place dans le roman) par une intrigue dont le caractère policier ou justicier sont accessoires.

Chaque personnage a son mot à dire à la première personne, dans une suite de monologues dont les styles varient, en particulier dans le cas de Jimmy/Jamel, le beur expulsé de France qui conquiert par tous les moyens une place dans ce pays qu'il ne connaît plus.

Elyssa, femme d'un industriel puissant, avec l'aide complice de Lola, va lâcher son milieu et son luxe pour choisir l'aventure avec lui, et surtout la trajectoire de liberté dont elle a été privée.

Il en découle des portraits ciselés, où le style riche, presque baroque d'Ali BECHEUR fait merveille pour nous faire pénétrer les tréfonds et les tragédies de chacun, le combat qu'ils mènent à leur manière pour tracer le chemin qu'ils se sont choisi. Les digressions sont fréquentes, permettant de dévoiler d'autres facettes du sujet traité. Nous sommes baladés, ballottés par cette luxuriance.

La haute société tunisoise est une des cibles favorites de l'auteur, et n'en sort pas à son avantage. Il nous fait partager sa sympathie...et celle du juge, pour le combat incendiaire de Jimmy, pas encore redevenu Jamel, contre les voitures de luxe de ces prédateurs arrogants.

Au final, comme le laisse pressentir le titre, un portrait de Tunis, ses quartiers, ses habitants, un peu de son histoire se dégage et finit par nous imprégner, avec toute la nostalgie et la vitalité du blues.

Un beau voyage...



Et encore une belle réussite de cette belle maison d'édition qu'est Elyzad, qui s'est fait une place sur les rayons de nos libraires.

Michel Wilson